

dont M. Doumic nous avait déjà entretenu ⁽¹⁾, s'affirme déjà, qu'on y vient, qu'on se voit forcé d'y revenir. Voici, en tout cas, ce qu'écrivait l'éminent académicien, sous ce titre *l'unique moyen*, dans *Le Gaulois* du 17 août dernier. Nous donnons l'article *in-extenso*. Nos confrères de l'enseignement secondaire aimeront à l'avoir sous la main.

M. le ministre de l'instruction publique a chargé le conseil supérieur d'aviser aux moyens de relever l'étude du français dans nos lycées. C'est un geste dont l'importance n'échappera à personne. Enfin un grand maître de l'université refuse de fermer les yeux à l'évidence et ne croit plus devoir à des considérations d'ordre politique de nier le mal ! Il n'y a pas si longtemps, un des prédécesseurs de M. Sarraut, que j'étais allé entretenir de cette grave question, me déclarait que la crise du français n'avait jamais existé, sinon dans le cerveau de quelques journalistes à court de copie et d'ailleurs ennemis de la république. J'aime mieux la franchise de M. Sarraut, avouant le mauvais état de nos études françaises, afin d'y remédier.

De grands corps de l'Etat comme l'Académie de médecine, des associations utiles et désintéressées comme la Société des gens de lettres ont émis des vœux dans le même sens. Cela est excellent en soi-même et comme symptôme. Devant la menace de la kultur allemande, tous comprennent la nécessité de défendre notre culture nationale. Ce " retour à la culture française " que je réclamaï, ou plutôt que j'annonçai, dès les premiers mois de la guerre, est commencé. Il est trop vrai que, pendant ces quinze dernières années, nous avons laissé non seulement les méthodes allemandes, mais l'esprit allemand, envahir notre enseignement. C'était lui qui, toujours habile à se maquiller, se déguisait sous le beau nom de science. L'enseignement devait être scientifique, fût-ce pour les bambins de la petite classe. Il devait être scientifique surtout dans les classes de lettres. Gagnés à ce vertige, des maîtres, qui étaient des gens de lettres, ne parlaient plus de la forme et du style qu'avec dédain et du " bon français " qu'avec un sourire. Ce fut une aberration. Plutôt que de leur reprocher d'y avoir cédé, félicitons-les d'en revenir. Devant la terrible révélation que cette guerre nous a apportée, il était impossible que notre

(1) Cf. *Revue Canadienne* de janvier 1915.—*Chronique des Revues*, p. 73.